



HAL
open science

Ida Fink ou la mémoire infinie

Francine Cicurel

► **To cite this version:**

Francine Cicurel. Ida Fink ou la mémoire infinie. Continuum : revue des écrivains israéliens de langue française, 2020. hal-03897296

HAL Id: hal-03897296

<https://hal.science/hal-03897296>

Submitted on 13 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ida Fink ou la mémoire infinie

Nous devrions tous lire ou relire Ida Fink. Après avoir échappé à la persécution nazie, elle s'attache par l'écriture, à partir des années 50, à ce qui pourra *faire trace* pour le lecteur. Ce sont des étincelles de vie qu'elle fait jaillir de ce monde disparu, l'amour, la séparation, la peur. Elle reste au plus près de la vie, dans sa beauté, dans sa lumière, même au moment ultime. Ida Fink n'est pas un écrivain qui écrit pour soi, peut-être n'écrit-elle même pas pour ses héros, ses pauvres héros qui n'auront souvent pour descendants que les traces qu'elle nous en donne. Elle écrit pour le lecteur. A lui d'imaginer, de sentir, de redouter, d'affronter, de suffoquer à la lecture, et de ne pouvoir lire que par petits traits. Non pas qu'elle restitue des faits dans leur atrocité, il y en a certes, mais ce qui frappe à la lecture de ses nouvelles, ces petits formats qu'elle a privilégiés pour dire de si grandes choses, ce sont les moments d'amour, c'est la timide caresse d'un homme qui n'a jamais aimé et qui est adossé dans le même camion qu'une jeune fille, c'est le retour après la guerre d'une femme dans la ville où elle allait avec son amant. Elle est seule, et Ida Fink nous livre son regard sur un couple qui s'aime, attablé tout près d'elle.

Quel est le secret de cet écrivain inclassable, comment réussit-elle à tant dire avec une économie de la phrase, un attrait profond pour les champs de blé, la lumière sur la campagne de Pologne ? C'est difficile à dire, elle choisit, tel un peintre parcimonieux ne voulant pas gaspiller ses couleurs, quelques traits, un détail qui n'est pas détail, une ombre qui traverse la maison, un bruit inhabituel, comme dans ce dialogue entre deux jeunes gens, à l'aube de la guerre.

« Il glissa sa main sur la balustrade métallique du balcon et la posa sur la main de la fille. Elle avait la main froide ; ses doigts crispés en défendaient la paume.

– Tu vois, dit-il. Ce n'était rien.

Elle ne le regardait pas. Elle regardait l'ombre épaisse, par-delà les toits de la ville, mais elle devinait que lui aussi tendait l'oreille.

Il lui avait dit que ce n'était rien mais il écoutait. » (« La Fin », dans *Le jardin à la dérive*, p.7)

Il n'est pas besoin d'en dire davantage, nous savons, nous lecteurs, nous recevons ces traces de vie coupées, déchiquetées. Ida Fink nous dit l'amour car, oui, nous connaissons les chiffres monstrueux du génocide mais, pensons-nous toujours que c'étaient autant d'êtres qui se chérissaient, qui ont vu leurs aimés partir sous leurs yeux, et qui sont partis eux aussi ? Les rescapés sont restés avec leur immense amour béant, tel cet homme à qui on a dit que son épouse Maria Kranz se trouve dans un camp de réfugiés en zone américaine, il se met en marche, ne s'arrête pas malgré l'épuisement, il marche à la pensée de bientôt revoir sa Maria, et en effet Maria Kranz est là – c'est le nom d'une infirmière du camp –, mais ce n'est pas la femme qu'il cherche.

« Il regagna la ville, il marchait avec difficulté, d'un pas lourd, soudain affaibli, sans force. « J'ai mal partout, pensait-il. Comme une douleur sourde. Il faisait déjà nuit. Les rues étaient endormies [...]. Il s'arrêta et s'appuya à la margelle en pierre du puits. « Comme une douleur sourde ! une grande douleur sourde ! » (« Une adresse », dans *Traces*, p.145).

La singularité d'Ida Fink est de ne pas chercher à décrire pour témoigner mais à vouloir laisser assez d'espace pour que le lecteur ou la lectrice puisse non seulement imaginer mais *ressentir* la peur, l'angoisse, comme si c'était à lui, à elle que cela arrivait.

75 ans après les horribles événements, c'est un sentiment toujours nouveau que l'on en éprouve en lisant cette œuvre. La crainte d'une trahison possible de la mémoire traverse les écrits. Oui, on se souvient, mais se souvient-on de tout ? Est-ce qu'on n'omet rien ? Est-ce qu'on ne déforme pas ? C'est la question qu'elle pose alors qu'elle écrit quelques années après la catastrophe. Est-on sûr de dire *tout* de ce qui s'est passé ? De le dire de la manière dont cela s'est passé ou comme on l'a perçu ?

Der Tisch relate le témoignage que font quatre survivants d'un massacre dans une bourgade polonaise, à la demande d'un procureur, ceci 25 ans après les faits. Les questions du procureur sont celles propres à son métier : où était placée la table des nazis sur la place de la petite ville ? Quelle forme avait-elle ? Combien de personnes pouvaient être assises autour de cette table ? Les bourreaux étaient-ils debout ou assis ? Kiper est le nazi qui dirige la sélection. Avait-il une cravache, un bâton, un pistolet ? La pièce a été donnée dans un théâtre parisien, l'*Auguste Théâtre* ; les acteurs du *Troim Teater* jouent en yiddish. Chacun des survivants ne témoignent pas avec les mêmes mots, mais chaque fois le spectateur entend les mêmes bruits de rassemblement sur la place, le bruit de la balle qui touche une maman refusant de se séparer de sa petite fille de 10 ans, Mala, et de ce fait, d'être abattue, après son enfant.

Abattu est peut-être le sentiment qui peut décrire ce que l'on ressent, alors qu'on avance dans la lecture, vidé de force, sans voix. Est-ce possible ? Où ? Dans quel temps ? Au 20ème siècle ? Vous plaisantez, c'est dans un autre temps, dans un autre lieu. Peut-être sur la « planète des cendres » comme avait commencé à le dire Yehiel Dinour, témoin au procès d'Eichmann le 7 juin 1961. Quand le procureur pose à cet écrivain publiant sous le nom de Ka-Tzetnik¹ des questions plus précises, celui-ci perd connaissance et est évacué de la salle. « L'évanouissement du témoin » est l'objet et le titre du beau livre de Christian Doumet ; il est impossible de dire, alors s'évanouir est le discours proposé. Yehiel Dinour ne reviendra jamais au procès.

En 1939, Ida Landau a 18 ans, elle est née en Pologne à Zbaraz, aujourd'hui l'Ukraine. Elle est issue d'une famille cultivée où l'on parle polonais et allemand, son père est médecin et sa mère a un doctorat en sciences. La jeune fille, talentueuse et musicienne, étudie au conservatoire de musique de Lvov. Jusqu'en 1942, elle est confinée dans le ghetto avant de s'enfuir munie de faux papiers. C'est peut-être sa blondeur qui la sauve, les faux papiers, elle se cache et accomplit de petits travaux dans des fermes avec sa jeune sœur Elsa. Miraculeusement, les deux sœurs survivent. Ida rencontre et épouse un rescapé des camps, Bruno, et ils quittent ensemble la Pologne pour s'installer en 1957 en Israël, à Holon. C'est là qu'elle écrit dans une grande discrétion ses textes ciselés, en polonais ; ils seront traduits en de nombreuses langues, allemand, italien, norvégien, français et, en 2004 en hébreu. Son œuvre est récompensée par le Prix Anne Frank de littérature en 1985 et le Prix Israël en 2008. Ida Fink a opté pour un genre littéraire difficile à classer : s'agit-il de fiction ? oui, parce que les noms de lieux sont souvent effacés et que cela lui permet de respecter l'intime de ceux dont elle parle ; non, car elle s'appuie sur son expérience et sur les histoires qui lui ont été relatées par des « acteurs » du drame. Pour parler de l'indicible, pour tenter de nous dire l'irruption de l'atrocité dans une vie normale, faite d'amour et de liens, elle invente un style.

« Dans la vie de tous les jours nous avons gardé nos anciennes habitudes – comme celle de nous déshabiller avant de nous coucher, de prendre nos repas tous ensemble –, et nous nous contentions d'en ajouter de nouvelles. Ainsi, pour prendre un exemple très simple, nous avons abandonné ces formules de politesse stéréotypées ou ces

¹ Le mot signifie en polonais « Détenu de camp de concentration ».

manières d'engager la conversation comme « Comment vas-tu ? », « Quoi de neuf ? » ou « Il fait chaud, aujourd'hui » par des phrases du genre : « A T. il y a eu une « action », « la ville est calme ? » ou « Au camp Reckman deux jeunes ont été tués ». Puis nous offrons à nos invités du thé – une infusion faite avec les pétales de rose du jardin. (« Un second fragment du temps », dans *Traces*, p. 18).

Poésie des champs et des fleurs, robes légères des jeunes filles, mains qui se tiennent, jeunes gens dont le destin est de vivre. Quand s'abat sur eux la bête immonde, sadique, la volonté démoniaque de tuer et de faire souffrir, c'est comme une épidémie sanglante qui n'épargne personne car où aller, où fuir ? dans quels lieux d'accueil ? ²Si l'œuvre d'Ida Fink est appréciée pour sa délicatesse, son désir de dévoiler ce qu'il y a d'extrêmement humain et proche de nous dans cette souffrance innommable infligée au peuple juif d'Europe, elle mériterait d'être lue davantage. On ne sort pas indemne de cette lecture révélatrice des effets de la Shoah sur ceux qui sont parvenus à s'en sortir, meurtris à jamais, la mémoire obscurcie par les images d'enfer auxquelles ils ne peuvent échapper.

Ida Fink ouvre nos yeux sur un monde de vie, et c'est cela qui rend la lecture si douloureuse, Ses personnages ne sont pas personnages mais personnes de chair qui veulent vivre, qui ne comprennent pas, mais qui pourrait comprendre comment ils sont soudainement arrachés à une vie, à ses petits et grands plaisirs, à ses routines, à ses espoirs, pour être rassemblés, dénudés, exterminés ?

C'est de cette impensable transition entre le monde du « normal » et celui de l'enfer, qu'elle a elle-même éprouvée, que l'écrivaine nous parle.

Lire Ida Fink, c'est faire une expérience de lecture comme si une pierre nous entraînait vers le fond. Le document filmé, qu'il soit documentaire ou de fiction impose une image, celle de l'auteur. L'écriture d'Ida Fink, en livrant quelques éléments du contexte, en esquissant les sentiments, en donnant quelques touches permet au lecteur de configurer lui-même la scène et les sentiments. Ils s'ancrent en lui, ils se gravent en lui, ils sont tatoués dans sa mémoire.

On aime les personnes qu'elle fait surgir, on lit en redoutant la suite, on souhaite qu'il y ait un *happy end*, que ce soit comme à Hollywood, que tout finisse par s'arranger même après les pires épreuves. Parfois cela arrive, sauf pour les six millions à qui cela n'est pas arrivé. Ida Fink, un souffle au milieu des cendres, merci.

Indications bibliographiques

Ida Fink, *Traces*, traduit du polonais par L. Dyèvre., Calmann-Lévy, 1996, trad. fr. 2000

Ida Fink, *Le jardin à la dérive*, traduit du polonais par L. Dyèvre, Maren Sell, 1983, trad. fr. 1989

Der Tisch, pièce mise en scène par Charlotte Messer, Auguste Théâtre, 2019.

Christian Doumet, *L'évanouissement du témoin*, Arléa, 2019.

Francine Cicurel

² Une souricière, comme le dit Helen Wiener, ma mère, une des dernières à pouvoir parler de ces temps d'horreur.